

En réalité, ça s'est passé comme ça. L'autocar a redémarré dans un tremblement. Pendant quelques secondes, l'odeur du gas-oil brûlé a chassé celle du thym et des herbes mouillées. Le soleil levant semblait s'appuyer sur les parfums et les sons, qui s'éternisaient. Puis tout s'est apaisé. Gabriel Calman s'était arrêté à l'entrée du chemin. Il avait passé la nuit dans un train entre Paris et Carcassonne, et la fatigue le rattrapait. Il demeura immobile, le dos tourné à la route, jusqu'à ce que le bruit du car disparaisse tout à fait. Dans le fossé, devant lui, la rosée brillait doucement. Deux voitures passèrent. Derrière lui, de l'autre côté de la route, le chemin vicinal goudronné montait vers le hameau des Feuillades. Six maisons, disséminées de part et d'autre de la côte. L'arrêt d'autocar desservait le hameau, et la ferme des parents de Gabriel, dans la plaine. Le village, distant de moins d'un kilomètre, on y allait à pied, à vélo, à mobylette, en camionnette l'hiver. Il y a quelques années encore, les jeunes prenaient le car pour aller au collège, puis au lycée. Les adultes l'empruntaient pour se rendre au marché, chez le docteur, à la préfecture ou à la Mutualité sociale agricole. Les jeunes avaient vieilli, ils avaient déménagé en ville, et depuis bien longtemps, le marché du mercredi n'était plus un événement. On prenait sa voiture, et on allait, en banlieue de Carcassonne, dans une de ces zones commerciales tout en béton et en enseignes ordinaires, où l'on se garait si facilement.

Le chemin s'ouvrait devant Gabriel. Une cinquantaine de mètres jusqu'à l'esplanade de la maison. Deux grandes haies de pins maritimes, douze sur le côté droit, onze sur le côté gauche, un tous les quatre mètres. C'est Calixte, le grand-père, qui avait planté les jeunes arbres juste après la guerre de 14. On le voit, il a vingt-deux ans, il tient haut une corde qu'il tend pour mesurer les écarts. Les trous, pioche et bêche, comme les tombes de ses camarades du village tout juste morts dans d'étranges pays, où l'on ignorait le patois et le vent marin qui, à l'automne, vous ramollit le cœur et l'âme. C'est ce qu'il se dit, Calixte, en contemplant les trous, douze de chaque côté du chemin, les poings sur les hanches, la gorge sèche et nouée. Il est rentré six mois plus tôt d'un front éteint sur les Ardennes, une semaine épuisante dans des wagons sales et glacés, il s'est retrouvé sur le quai, à Narbonne, comme un noyé rejeté par la marée. S'était mis en marche avec Voltaire, un voisin du hameau qui faisait partie du convoi de retour. Ils avaient marché sur la route de Montredon comme des chemineaux perdus, puis grimpé sur une charrette, et une autre, jusqu'au village. C'est à quoi il avait pensé en premier, Calixte, en rentrant à la ferme : il fallait planter une rangée d'arbres tout au long du chemin. Alignés comme les croix qu'il avait laissées derrière lui sur la terre brûlée de Vrigne-Meuse. Alors pendant des mois, cette rangée de bouts de bois, comme des manches de râteaux alignés pour une pauvre clôture. Ce qu'il fallait de foi, de patience. Pour oublier tout ça. Aujourd'hui, les arbres sont immenses, massifs, légèrement et également penchés dans le sens du vent de cers. Et cette voûte majestueuse vous accueille comme une nef solennelle. Sur la gauche de l'allée, le septième arbre manque, un vitrail crevé qui casse la perspective d'une procession

parfaite. On ne sait plus comment il a disparu de l'alignement, foudre, accident, maladie. Il n'est plus là, c'est tout. Cette allée, Gabriel l'a empruntée des milliers de fois, en rentrant de l'école, du collège, du lycée, de la fac d'histoire à Montpellier, de l'école de journalisme, puis pour les vacances, les occasions familiales exceptionnelles. Comme aujourd'hui, où il vient enterrer son père. Il remet à l'épaule un sac de voyage noir et marche vers la maison. À droite du chemin, la vigne de Josse, comme on l'appelle depuis que Josse l'avait plantée, au bout pointu du siècle. C'est la seule qui reste. Entre les ceps de vigne qui, les jours humides, tournent à l'encre, les terribles inondations du mois passé ont laissé de longues écharpes d'herbes, de branches et de déchets divers. La rivière, ici comme ailleurs, est montée de plusieurs mètres, et dans la plaine, on ne compte plus les routes arrachées, les ponts détruits, les maisons ravagées. Il faudra nettoyer.

En arrivant à la hauteur du quatrième arbre, il revoit, comme à chaque fois, la silhouette de sa mère, appuyée contre le tronc. C'est une soirée de novembre. Il rentre du lycée de Carcassonne où il est pensionnaire. Il fait nuit, vendredi soir. Maryse est appuyée contre le tronc de l'arbre. Elle porte son manteau du dimanche. Elle regarde s'éloigner le car qui vient de déposer son fils. Elle pleure. Elle tient à la main une petite valise.

Lui ne comprend pas ce qui se passe. Elle lui dit entre deux sanglots qu'elle revient du bourg voisin, où elle a visité une amie très malade. Que M. Fournier l'a laissée voici juste un instant au bout du chemin. Il la croit. La seule chose qui lui vient à l'esprit, en voyant ainsi sa mère défaite, c'est : « Il aurait pu te reconduire jusqu'à la maison ! » Elle répond, « C'est moi qui n'ai pas voulu... » Il lui prend sa

valise des mains. « J'ai pris son linge pour le laver », et à ça, il ne trouve rien d'étrange. Nous, nous savons ce qu'il y avait dans la valise : son linge à elle, propre, trois combinaisons, deux chemises de coton, un tablier, deux jupes et trois culottes. Une trousse de toilette, et ce livre de poésie aux pages écornées, jaunies, dont la couverture commence à se déchirer. Le seul livre qui lui appartînt jamais, une anthologie de la poésie française offert par une cousine de la ville le jour de ses quinze ans. Ils regagnent la maison, où le père attend, assis dans la cuisine, tendu et silencieux, comme s'il savait autre chose. Gabriel entre comme une bourrasque, pose la valise, jette son sac, saute sur le chien, fouille le guéridon sur lequel on pose le courrier, court dans sa chambre, et chacun ignore soigneusement les signes que les autres ont laissés dans le silence. La maison retombe dans ses ornières. Plus tard, Gabriel comprendra que ce jour-là il n'avait pas voulu voir.

Un lundi matin d'hiver, à huit heures, quatre ans plus tard, il part en ville pour la fac. Il est en voiture. Une 4L bleu électrique, qu'il a rachetée au Domaine pour une bouchée de pain, dans un vieux stock de l'EDF. Le chauffage n'a jamais marché. Il conduit avec des gants de ski. Il aperçoit son père, debout à côté du cinquième arbre. Dans la vigne du Chemin, celle qui faisait face, de l'autre côté de la rangée des arbres, à la vigne de Josse, Joseph regarde, les épaules basses, la charrue à défoncer, deux énormes socs brillants en pendule, qui arrachent une à une les vieilles souches. Gabriel accélère. Il sait que son père a les larmes aux yeux. Il ne veut pas l'embarrasser. Dix ans plus tôt, il a fallu, devant la crise viticole, baisser les bras, sacrifier les efforts des ancêtres, renoncer à leurs rêves. Joseph arrache toutes ses vignes, ou presque – « Pas Josse, pas le Chemin !

Quoi qu'il arrive, on garde Josse, et on garde le Chemin! » Préserver l'illusion de la vigne. Continuer de vous accueillir avec ces deux marées majestueuses. Depuis dix ans, Joseph travaille à la mine de Salsigne, à quelques kilomètres dans la Montagne Noire. Une mine d'or! Il a signé son embauche à quarante-huit ans. « J'étais arrivé jusque-là sans jamais rien signer pour travailler! » Il savait, pour que la tâche soit humaine, qu'il ne devait garder qu'une seule vigne, qu'il cultiverait sur ses congés. Mais il n'avait pas pu séparer les deux, Josse et le Chemin. Et voilà que dix ans plus tard, à presque soixante ans, il avait dû se résigner à arracher le Chemin (« Mais pas Josse!... »). Ce matin-là, Gabriel repart après quelques jours passés autour de la tristesse de ses parents, qui tremblent encore devant ce changement, Joseph s'est fait mineur! En passant, Gabriel avait lu sur le dos de son père toute la violence de cette trahison.

À chaque départ, il avait l'impression de laisser derrière lui sa vie tout entière, comme un vieux manteau lourd, humide et plein de boue. Paris, entre son travail de journaliste dans un grand quotidien et les contraintes d'une vie matérielle de plus en plus énervée, il appelait ça son travail. Sa vie, elle était là, au bout de ces arbres.

Mais ces dernières années, ici, tout avait ralenti. Joseph avait fini par prendre sa retraite de la mine, en se demandant, chaque matin, ce qu'il allait faire de ses journées. Il devait trouver un troisième sens à sa vie. Et il ne le trouvait pas. Après la vigne, la mine, il ne savait plus. Il avait fréquenté le village et le café, mais il ne se reconnaissait plus dans la fraternité des hommes de la terre – il pensait qu'il ne s'en était pas montré digne, et il prétendait sentir aussi comme un reproche son choix de la mine qui depuis plus d'un siècle empoisonnait les terres de la vallée. C'était encore pire avec

les autres clients, ces employés qui venaient, avant de foncer en ville vers leur bureau, faire briller sur le comptoir leur impatience et leur trousseau de clés. Pour Joseph, le village ne racontait plus rien de juste. Sa voix s'était tue. Alors il se replia sur sa maison, bousculant Maryse et ses habitudes, et sur le jardin inutile qui s'ouvrait vers la plaine. Depuis des années, le pays était rongé par la pollution de la mine, de l'arsenic, du plomb et du bismuth, et depuis des années, la préfecture recommandait de ne rien manger de tout ce qui poussait dans la vallée de l'Orbiel. Une vallée morte dans laquelle on faisait encore semblant de vivre. Joseph ne savait pas faire. « On va quand même pas arrêter le jardin ! » Il continuait de semer, de soigner, de récolter, comme si « ça allait revenir », puis il abandonnait les poireaux, les salades, les oignons, les haricots et les aubergines au fond du pré, sur un compost inutile.

Joseph et Maryse ne se parlaient plus guère, c'était triste et banal. Pour autant, ils ne se lâchaient pas du souci. Chacun, dans le dos de l'autre, semblait s'inquiéter vivement. Mais c'est de leur propre fin que chacun avait peur. Quand Gabriel venait, ils le prenaient à part chacun à leur tour, « Tu ne trouves pas qu'il a vieilli ? », « Je suis inquiet, ta mère ça ne va pas du tout », « Ton père, il est de plus en plus difficile »...

Lorsqu'il débouche enfin à découvert sur le terre-plein, le soleil lui serre brutalement la nuque. Il s'arrête pour regarder la façade. Même la maison semble baisser la tête. Le crépi gris tacheté de plaques humides qui verdissent, et au bord du toit, les chéneaux sans l'impeccable rectitude d'antan. À l'étage, les volets de bois s'écaillent, et la pierre autour des fenêtres se fend par endroit. Heureusement, l'imposante glycine noueuse, qui rejoint sous l'ouverture

du grenier une bougainvillée gigantesque, impose encore à l'ensemble une vitalité sauvage. Sur la gauche, le hangar de l'ancienne cave viticole est fermé, comme abandonné. Une énorme clé rouillée dépasse de la serrure. Le chemin rétréci longe la façade, et se faufile, à droite, contre la vigne, pour gagner l'arrière de la maison. Gabriel sait par cœur la petite prairie, le gros cerisier, et ce jardin impeccable, empoisonné.

La porte s'ouvre brusquement, comme si elle attendait juste derrière. Maryse est pâle, le visage ravagé, menue et noire. Il la trouve plus petite, comme tassée, il est frappé par sa détresse. Son mari est mort, mais elle vit depuis longtemps déjà avec l'idée de cette absence, qu'elle confondait aussi avec la sienne. Alors il comprend que c'est son visage à lui, le visage du fils, qu'elle redoute depuis trois jours et quatre nuits, son visage qui atteste que Joseph est bien mort. Et le voilà devant elle...

Mais non ce n'est pas ça. C'est autre chose.

Elle crie son nom, en ouvrant les bras :

— Gaby!... Mon pauvre Gaby! Mon pauvre Gaby!

Et quand il va pour se blottir contre elle, ainsi que son geste l'y invite, elle dresse ses mains devant elle pour l'en empêcher. Et voilà qu'elle ajoute :

— Turc! Tu sais, Turc... Il est mort! Il s'est tué hier soir dans un accident...